

Les sens de l'histoire

Les codes écrits

Da capo, je reprends au début : l'histoire commence avec l'écriture. Or, comme nous, toutes choses du monde laissent des traces sur toutes choses et sur nous. Cette assertion acquiert donc, on l'a compris, une portée universelle. De même que, pour comprendre un message écrit ordinaire, il convient d'apprendre la forme et l'association des lettres laissées par le poinçon, le style et l'encre sur un support, de même les sciences, peu à peu, découvrent les codes sous lesquels gisent les mille et un sens que cachent et révèlent les lueurs de l'Univers, la radioactivité, le climat, les fossiles... Galilée disait le monde écrit en langage mathématique ; mieux vaudrait le dire codé ; telle équation du deuxième degré code la chute des corps comme tel contrat écrit pour une vente ou un mariage. Juridiques ou physiques, toutes lois sont, au même titre, des codes. Écrit, l'Univers, ainsi caché ou protégé, gît sous mille codes que déchiffrent mille choses et que nous déchiffrons, comme nous faisons pour les messages que nous échangeons en mille langues humaines. Dense de sens, le monde entre dans l'histoire.

Qu'est-ce qu'un codage ?

Humains ou mondiaux, comment fonctionnent ces codes ? Soit l'alphabet dont j'utilise en ce moment les éléments. Il se compose d'un nombre fini de signes, à peine trois dizaines de lettres, dont chacune a une forme différente, taillée ou dessinée, imagée ou arbitraire, lettres qui, dans la phrase sensée que j'écris, apparaissent de manière assez régulière, puisque, peu nombreuses, je les reconnais, mais cependant irrégulière, au moins probabiliste, selon ce que j'ai voulu dire ou écrire, syntaxe et style compris, mais aussi en ce que, dans ma langue par exemple, *e* ou *s* reviennent plus souvent que *w* ou *x*, et les prépositions plus fréquemment que les noms. Un codage est donc un ensemencement de signes dont je reconnais la forme mais dont l'ordre est tel qu'en son désordre même gît un secret que celui qui l'ignore a du mal à percer. Le code cache, protège ou révèle un sens par un mélange original d'ordre et de désordre. Trouver un sens consiste à découvrir le titre du mélange.

Si des codes, chimiques par exemple, pilotent ainsi le monde des choses, sa constitution et ses lois, l'évolution des vivants les suit tout autant, puisque le code génétique la dirige, au moins partiellement. Résultat d'un brassage de cartes au hasard, les mutations proviennent d'une lecture erronée du code et, par après, les espèces percolent à travers le filtre de l'environnement. L'évolution mêle donc, elle aussi, l'ordre et le désordre, le hasard et la nécessité. En somme, le Grand Récit du monde et des vifs comme le récit, plus bref, de l'aventure humaine surgissent de déchiffrer mille codages.

Répétition et désordre

D'autre part, si un seul et même signe se répète sans cesse, *aaaa*, cette suite, d'ordre total, n'a aucun sens et ne porte aucune information ; si, au contraire, les signes apparaissent de façon stochastique, *xswt*, cette autre suite, en désordre total, est aussi insensée. Le sens se cache donc et se révèle selon un mélange subtil entre cette répétition et une irrégularité plus ou moins aléatoire. Sensé, tout code mêle à sa façon *aaaa* et *xswt*.

De même, si un seul et même événement ne cessait de se passer, il n'y aurait pas d'histoire ni de monde, il n'y aurait pas de récit possible, peut-être même n'y aurait-il pas de temps, nous nous endormirions. Si des événements disparates se bousculaient au hasard, il n'y aurait pas d'histoire ni de monde, il n'y aurait pas de récit possible, peut-être même n'y aurait-il pas de temps, nous nous évanouirions. Or il n'y a pas de récit sans codage puisqu'il faut le dire, le lire ou l'écrire ; sans codage, c'est-à-dire sans le couple régulier-irrégulier, un sommeil entrecoupé d'éveils... une vie d'éveils ensommeillés ?

Temps

Peut-on, maintenant, penser le temps au moyen d'un codage ? Kant le fait passer par la série des nombres naturels ; cardinale et ordinale, cette suite aligne des signes, des chiffres, certes différents, mais dont la loi de succession ou de croissance est si simple que, monotone et privée de nouveauté, leur série reste prévisible : pas d'événement, peu d'information. Le temps de Kant ne saurait nous réveiller du sommeil numérique. Mieux eût valu qu'il proposât pour modèle les nombres premiers, qui fondent la composition des nombres et dont la suite, illimitée,

fait surgir l'un d'entre eux de manière imprévisible, caché qu'il est sous un codage que nous n'avons pas encore découvert. Tout au contraire de Kant, Benveniste invoque intelligemment divers dérivés du mot « temps », comme température, tempête ou choses tempérées..., tous météores assez imprévisibles. Lisible mais énigmatique sur le baromètre, le temps qu'il fait aide à penser, par son mélange aléatoire, le temps qu'il est, lisible sur les répétitions du chronomètre. Régulier-irrégulier, réveillé par le linguiste, le temps passe sous codage.

Le double sens du mot « sens »

Comment penser, à son tour, cette régularité? Elle implique un déplacement constant, identique et répété, linéaire pour tout dire: du *a* vers le *a*, de tel événement à sa reprise. Le désordre, au contraire, implique un changement aléatoire de direction: du *x* vers le *s*, du *s* vers le *w*. Ou le chemin suit, sur quelque support, la même ligne droite, ou il y bifurque sans arrêt. Qu'il aille toujours dans le même sens, ou qu'il ne cesse de changer de sens, tout reste dans l'insensé. Comme tout codage ne protège ou ne cache son sens que par un mélange original d'irrégularités au hasard et de nécessité régulière, il peut aussi se définir comme une succession aléatoire de directions suivies, abandonnées, reprises, changées..., tracées sur quelque support. Sa route droite s'ensemence, ici et là, de ronds-points inattendus et multiplement distributifs. Un code voile et dévoile une signification par déplacements, soit un sens par des sens. Écrit, le monde a plusieurs sens; historique, il va dans plusieurs sens. Comme ma langue le suggère et comme le codage y oblige, le sens apparaît dans le double sens de la signification et du déplacement. Codé,

le sens de l'histoire court un chemin ordinaire ensemencé de virages, de descentes, de lignes droites et de ronds-points.

Dans un sens ou dans un autre, ces déplacements supposent, si j'ose dire, un support sur lequel tout code, laissant sa trace, chemine, bifurque, se réoriente. Tout message, tout récit se lit ou s'écrit sur l'espace du vélin ou du papier bible; tout vivant porte un message codé dans celui des cellules ou en fait vibrer mille autres dans l'espace aérien des ondes à partir de sa gorge; le monde même et l'histoire évoluent dans le temps parce que leur temps trace son code sur un espace. Il existe donc un espace fondamental qui joue le rôle de support pour l'ensemble de ces codes. Comme le monde, l'histoire suppose donc un espace-temps; un temps logiciel, doux, code sur un espace dur ou matériel.

De l'histoire

Que l'histoire commence avec l'écriture se révèle alors une tautologie puisque l'une comme l'autre n'existent qu'à la condition de mélanger du régulier avec de l'inattendu, le hasard et la nécessité. Que l'histoire commence avec l'écriture fait tautologie, à condition de donner à l'écriture son sens universel de codage et de reconnaître ce dernier dans les choses et les vivants du monde, dans tout récit et dans le temps lui-même. Signification et déplacement, l'histoire a du sens et va dans un sens par codage.

Être et penser

En somme, le temps, l'évolution des vifs, le récit des choses et l'histoire des hommes mélangent du disparate au monotone, de sorte que nous pouvons saisir le changement, temporel, mondial,

vital et historique, à condition que de l'inattendu clignote çà et là sur un fond de régularité reconnaissable. Or ce mélange a lieu dans le fonctionnement d'un code. Mieux encore, les plus récentes avancées des sciences cognitives sur le cortex cérébral révèlent qu'il fonctionne par l'intrusion, dans son réseau à la topologie bien ordonnée, de rafales de désordre et de bruit. Voilà, de nouveau, une sorte de code hautement sophistiqué. J'ai assez dit que nul n'inventait, que nul ne pensait autrement. Ces codages multiples et partout ensemencés révèlent-ils notre génie cognitif ou la réalité des choses à connaître, la manière dont nous saisissons le monde ou la façon dont il se cache, se livre, existe et se développe ? Cette question devient décidable dès lors que toute distance s'annule entre les choses mêmes et nous, entre être et penser : nous écrivons, lisons et inventons comme toutes choses du monde lisent, écrivent et se font.

Envoi

« Tout est nombre », assuraient jadis les pythagoriciens. Comme en écho, je réponds : « Tout est code, y compris l'homme, esprit et corps. » Notre esprit code quand il lit, écrit, observe, calcule, découvre, invente et pense ; codé, notre corps code quand il aime, informe ou ensemence un autre corps, même ment codé.

RÉSEAUX, PERCOLATION, PAYSAGES

Circonstances

Passons du sens de l'histoire, prise en général, à un quelconque fait historique, connu et célébré, comme le procès de Jeanne d'Arc

ou la prise de la Bastille, mais, aussi bien, la naissance, la vie, la mort de tel personnage minuscule. Décrit par Bergson et déjà plusieurs fois évoqué dans ce livre, un mouvement rétrograde du vrai montre que le fait en question ne prend son sens ou son importance que considéré après son accomplissement, revu de l'aval, si j'ose dire. Si le règne de Louis XVI s'était perpétué, l'événement de la prison prise aurait sombré dans un oubli semblable à celui qui aurait noyé la naissance et la mort de notre minuscule resté invisible. Inversement, la venue au monde de tel Corse peu notable prend de l'importance dès lors que son ambition ou son habileté l'amènent à l'Empire. L'avenir de la royauté, d'une part, ou de la Grande Armée, de l'autre, n'était pas prévisible aux dates dites. Pour cette raison récurrente, j'aimerais appeler tout fait historique une *circonstance*, interprétée autrement que comme un événement mineur à la périphérie d'un autre plus important. Elle existe, certes, de manière notable, stable, incontestable – *stance* –, mais, en outre, elle indique, en puissance, tous les sens possibles, comme une rotonde ou un poteau indicateur – *circon*. Circonstance signifie rond-point muni de panneaux de direction : nul ne sait les effets de cet événement, ce que promet son devenir ; il peut se diriger vers ici ou là, d'où l'étoile de ses possibilités. Totipotente, au moins multivalente par ce rayonnement, la circonstance devient monovalente pendant un laps de temps assez court, pendant un trajet quasi ponctuel où tout le monde la reconnaît alors comme un fait ; elle prend donc un sens unique pendant ce micro-parcours, pour reprendre assez vite sa multivalence, car nul ne sait à nouveau ce qu'il en adviendra.

Tissages, figures

Et donc, à un moment donné, dans l'espace-temps de l'Univers ou du monde humain, clignotent des millions de circonstances disparates de ce genre, qui, toutes et chacune, multivalentes, totipotentes, pointent en toutes directions, comme des étoiles scintillantes, comme des atomes lourds dont les nombreuses valences tissent, ensemble, un réseau multidimensionnel. Nous ne pouvons penser l'histoire sans ce modèle en réseau, virtuel en amont et qui, en aval, se concrétise pas à pas. Que le temps avance, et chaque point suit une direction unique, choisie ou subie, sur un cheminement différentiel, mais, tout aussitôt, reprend son rayonnement virtuel, sa multivalence ; on voit par où il vient de passer mais nul ne sait vers où il se dirigera. L'ensemble de ces petites directions, subies ou élues par chaque point en mouvement forme alors un dessin inattendu, enlacé, marqué dans le réseau, comme le tissage progressif d'une tapisserie trace des figures illustrées sur l'ensemble des fils qui les rendent possibles ; ainsi le dit-on justement « historié ». Cet ouvrage, pris pour exemple, reste à deux dimensions ; à plusieurs dimensions, le réseau des circonstances fait paraître des figures qui, tout aussitôt, rejoignent le réseau virtuel qui, à son tour, en fait paraître de nouvelles.

Percolations

Le tissage continué de ces figures suit une sorte de traversée indéfinie de ce réseau en équilibre instable, comportant des changements de phase continus et discontinus et passant des seuils où cette traversée peut acquérir de l'information ou, au contraire, sombrer dans une entropie croissante. Concret aussi bien que savant, ce phénomène se nomme « percolation »,

comme le passage d'un fluide, le café par exemple, à travers un filtre. De même que l'histoire percole à travers ce réseau, le temps percole à travers le réseau universel des possibles en général. De même, à travers le réseau universel des significations possibles, nos langues, nos paroles, nos écrits, nos dialogues... percolent en se trouvant sans cesse, tout au long de leurs passages, localement réorientés, redressés par les ronds-points des prépositions. Ces relais, ces panneaux indicateurs déclinent, ordonnent, assouplissent, modèlent, sculptent l'espace global de nos langues, donc aussi de nos récits. Tel locuteur, tel spécialiste, corps de métier ou de science, n'utilise qu'une part restreinte de ce réseau alors qu'un écrivain, qu'un philosophe tentent, dans leur œuvre, de passer par le plus de lieux possibles, comme s'ils rêvaient, contre toute espérance, de tracer une courbe de Peano, passant par tous les points du réseau.

Les réseaux

Comment décrire ce dernier ? Réponse fonctionnelle ou opératoire : il additionne fission et fusion, il divise et réunit, en multipliant quasi à l'infini les voies d'advenue et d'accès d'un lieu vers un autre. En une même maille, se tiennent et se tissent, en effet, divergence et confluence, bifurcation et convergence, continu et discontinu. Or, les traditions philosophiques opposent division et réunion, analyse et synthèse ; qui les confond s'exclut, dit-on, de la raison. Mais le réseau les connecte comme font les échangeurs d'autoroute ou les ronds-points de voies secondaires, dont les nœuds étoilés rassemblent et séparent. On peut même redéfinir le réseau

comme un ensemble de tels échangeurs. Au lieu d'opposer les deux opérations, il les connecte. Du coup, il ébranle la puissance de la négation ; au moins l'adoucit-il et, du même coup, son treillage rend caduques les méthodes ou philosophies centrées sur la seule analyse aussi bien que la dialectique, dont la force, dit-on, consiste à tirer de cette opposition le moteur du temps. Penser en réseau conduit donc à un autre type de raison, à d'autres idées sur la logique et les sciences, à de nouveaux profils de conduite, à l'émergence de politiques neuves, à une philosophie de l'histoire.

La multiplicité des directions possibles donne beaucoup de souplesse et de virtualité au réseau. Formé de circonstances, il fluctue, métastable, quasi liquide. Dans l'ordre du langage, cette même flexibilité vient de la polysémie des termes, qui ressemble aux valences d'un atome, de leurs déclinaisons, mais surtout de l'usage fréquent des prépositions, véritables poteaux indicateurs : valences du langage, elles désignent la multiplicité des directions possibles et donnent beaucoup de souplesse et de virtualité au réseau ; elles désignent les significations en indiquant les directions. Le sens apparaît avec l'inclinaison, la déclinaison, un choix dans le bouquet des prépositions.

Le réseau additionne, de plus, le hasard, les lois associées aux grands nombres et l'unicité plurielle d'un cours, lorsque passe, en son filtre, une percolation. Le verbe « couler » descend du latin *colare* que nous traduisons par « filtrer » ; un réseau, en effet, forme filtre et le filtre est un percolateur. Il retient et laisse passer ; il sépare et soudain réunit. Un ensemencement de lieux nombreux et de flux dispersés produit, par exemple, une rivière unitaire. Du coup, le réseau fournit des réponses aisées à d'anciennes questions : oui, le temps s'écoule comme

un flux qui percole à travers un réseau de possibles ; oui, l'on peut penser l'évolution comme une percolation ; oui, tout récit percole à travers un réseau de significations ; oui, l'histoire percole à travers un réseau dont l'entrelacs tisse nœuds, points et chemins. Ainsi percolation et réseau additionnent-ils hasard et nécessité, comme, plus haut, le chaos.

Entrelacé, le caducée d'Hermès dessine un élément de cette forme parce que celui qui le porte, messenger, lie les séparés, les éloignés, les disparates ; je le préjuge ou hermaphrodite ou sans sexe, comme l'immense multiplicité des anges, dont il fait partie. De sommet en sommet, il court sur des chemins dont le maillage embrasse l'Univers ; et l'Univers lui-même est un réseau immense, au travers duquel ses formes percolent en se métamorphosant. Toutes choses causées causantes... tout conspire et consent... *σύνπνοια πάντα*... paroles vieilles comme le monde... Les cultures, les langues, les accents, les mœurs nous séparent sans cesse alors que nous ne cessons de nous copier, de nous imiter les uns les autres, d'emprunter à dix autres conduites et expressions, tout en nous poussant à la rivalité. La division d'une société en classes ou en clans pousse ses participants, les oblige quelquefois, à pratiquer l'exogamie. Rome et Albe vivent une guerre sans merci, en même temps que Sabine, albaine, est mariée à un Horace, romain, et qu'un Curiace, albain, se fiance à Camille, romaine. Le Capitole avoisine de si près la roche Tarpéienne que le trône du roi devient un double siège, celui du pouvoir victorieux et celui de la victime impuissante... Vive les métis ! De plus, ce modèle en réseau s'adapte mieux au réel et à ses fluctuations multiples et variables que celui d'un arbre, par exemple, muni de ses racines, fussent-elles nombreuses et intriquées, comme des

rhizomes, et de son houppier en branches fourchues, modèle qui privilégie un sens et un seul, de la terre vers le ciel, de l'inerte vers les fruits... Aux questions : l'évolution ou l'histoire ont-elles un sens ? ce dessin arborescent a toujours déjà répondu puisqu'il enchaîne toutes les causes ensemble, matérielles aussi bien que finales. Au contraire, le modèle en réseau permet de comprendre, par exemple, qu'une cause ou une raison lourdes peuvent n'accoucher, à distance d'espace-temps, que d'insignifiants effets ou, inversement, que le mouvement quasi insensible d'un papillon froissant ses ailes puisse engendrer des conséquences formidables. L'évolution et l'histoire n'obéissent que çà et là et de temps en temps, imprévisiblement, à l'égalité classique entre la cause pleine et l'effet entier.

Paysages

Je reprends encore la même question. Récit parmi d'autres, fidèle parfois aux événements qu'elle relate, l'histoire a-t-elle un sens ? De fait, elle en a beaucoup car elle bifurque en bouquet, se faufile à travers le réseau touffu des circonstances possibles ou réelles, au travers duquel ses ruissellements percolent, selon les mille carrefours et autant de ronds-points que son récit rencontre. Comme un panneau, posé là, qui indiquerait toutes les directions sur trois cent soixante degrés, chaque circonstance de l'histoire – souvenons-nous de *circon* : cercle, et de *stance* : position – concrétise tout ce que je viens de modéliser dans l'abstrait : voilà un point, un lieu, un instant, dénués de valeur ou de sens mais qui, du coup, les ont tous. Dès lors, le flux qui passe là peut se réorienter dans n'importe quel sens. La direction qu'il va suivre est imprédictible, mais, en aval, la percolation a eu lieu et a dessiné ses chemins.

D'autre part, poser la question du sens évoque des qualités significatives autant qu'une direction, le sens devenant alors un progrès, une amélioration ou une régression dans l'état des choses et des humains, la mesure apparaissant lorsqu'on évalue la croissance ou l'accélération de ces nouveautés, mal- ou bienfaisantes. En effet, la percolation peut amener vers l'entropie croissante ou un sursaut d'information. L'avancée de ce récit en bouquet à travers un réseau dessine alors, par ses mille directions, une sorte de paysage, en trois dimensions au moins, ensemené de vecteurs divers, avec ses déserts, ses forêts, ses pics vertigineux d'accélération, ses fosses dépressives abyssales, ses fêtes flamandes, ses scènes guerrières de désolation... Ici donc, une amélioration notable : médecine, espérance de vie, atténuation de la douleur... Là, une stagnation banale : la violence des conflits, la morne répétition des hiérarchies... Ailleurs, un recul considérable : inégalité croissante des ressources et des revenus, misère, disette d'eau, intolérance, esclavage des femmes... Le temps et l'histoire, le sens de l'histoire ne suivent pas une ligne mais ce paysage varié en volume, non linéaire, cet espace-temps dense d'une grande population de flèches différemment orientées, à relief hautement diversifié, où mille chemins se croisent et peuvent nous perdre. Nous avons visité plus haut son dessin sur une tapisserie. L'évolution et l'histoire font voyager de paysage en paysage. Qui peut dire qu'une forêt va succéder à un champ de luzerne ?

De plus, tous les progrès, sans exception, se paient : tel confort dans les habitats, dans le chauffage, dans les transports trouve une contrepartie en désastres pour l'environnement ; souvenons-nous que l'entropie paie le déploiement et la consommation de l'énergie. L'histoire humaine résulte aussi de

nos œuvres, dont toutes présentent avantages et inconvénients, heurs et peines, ratages et succès, rendements décroissants. Car, ici non plus, le mouvement perpétuel n'existe pas ; nul moteur, quel qu'il soit, ne marche sans arrêt, avec un rendement égal à un : l'énergie consommée laisse de l'entropie, la propreté ici se paie par des immondices ailleurs, les déchets croissent en proportion de la digestion, aucun organisme ne survit ni ne croît sans laisser d'excréments. Une raison constante le long de ce flux, qu'elle le précède comme dans le préformationnisme ou le créationnisme, ou qu'elle se présente comme un travail infini vers un but ou une finalité promise, suppose ou crée, en effet, deux variantes absurdes du mouvement perpétuel. Ainsi le sens de l'histoire se fragmente, comme dans tout récit, toute aventure, tout destin, comme en toute évolution, avec ses adaptations plus ou moins réussies et ses éliminations brutales, comme dans la thermodynamique des choses et de l'Univers, comme par l'évolution vitale. Le sens du récit emprunte alors au réseau de l'espace-temps ses carrefours, ses échangeurs vers plusieurs directions ou une seule choisie *parmi* ou *entre* toutes, ses gares de triage, ses aéroports où les voies parviennent de vingt villes, partent ou s'envolent *pour* cent destinations... Voilà pourquoi se construit un paysage diversifié, mais variable ou instable aussi bien, espace composite où tel désert, desséché *avant* et *pendant* longtemps, devient, par *après*, fertile, où telle plaine, riche *depuis* des siècles, s'assèche, où telle montagne haute s'érode, où tel fossé se comble. Comment le décrire, comment le définir ? Comme le réseau de plus haut compose fusion et fission, le paysage associe du disparate. Les éléments qu'il réunit émanent de partout et pontent tous les âges. Tel paysage agricole et alpin que mes yeux découvrent ce

matin fait atterrir le Grand Récit dans son propre volume : le paysan, qui vient de la plaine, a cinquante ans et sa fille, née à Paris, dix-huit ; achetées à la foire voisine, les bêtes qu'ils élèvent n'en dépassent pas dix ; comme le chêne, devant elle, leur ferme, bâtie par un ancêtre, est plus que centenaire ; la montagne, derrière, est millionnaire et les étoiles dans le ciel, milliardaires... Discontinue, cette réunion pourrait se dire « mosaïque » ; continue-discontinue, je l'appelle « corps mêlé », « paysage », « espace-temps ».

Ce modèle paysager s'applique aussi bien à l'ADN, composé de gènes de tous âges et de toutes provenances, même externe et récente, qu'à telle rivière avalant dix affluents, venus de montagnes à géologies diverses, asséchés ou gonflés par des pluies ou la fonte des neiges, qu'à une planète modelée par accretion, qu'à une cellule, qu'à un organisme bricolés par une évolution chaotique, mais aussi au ciel étoilé, à une nébuleuse, à une galaxie, bref à l'Univers, au monde, aux choses elles-mêmes et aux vifs, aux molécules enfin... Cohérents, ces paysages racontent tous ensemble et chacun à sa manière le Grand Récit.

Ainsi, comme l'évolution, comme les tribulations de toutes choses, l'histoire humaine court de paysage en paysage, comme tout voyage enchaîne et découvre, à mesure d'avancée, une suite surprenante, inattendue, de vues variées, belles, médiocres, désertiques. Le fait que votre déplacement se dirige dans telle direction, mais puisse bifurquer çà et là, ne présage en rien de la qualité successive des paysages, dont les tableaux tantôt se compliquent, tantôt se simplifient, tantôt s'ordonnent harmoniquement, tantôt se défont et se désordonnent... comment donc tel paysage sinistre se différencie-t-il de tel autre, riant ? À des perceptions, à des choix... selon que frappe

la beauté d'un pic, d'un rivage qu'un passage de nuages peut soudainement obscurcir. Comme l'histoire passe par des paysages, ces paysages sont historiés, peuplés de reliefs, de couleurs, d'êtres animés, jardins ou déserts suivant l'élection du lieu à partir duquel la vue s'enchant ou se désespère. Historiés, c'est-à-dire ornés par l'historien, peintre paysagiste. Le sens de l'histoire varie, vous le voyez, selon la position et les directions empruntées par ce voyageur qui passe, s'aventure et navigue dans ce paysage : où, par où, vers où... ? On a pu montrer, assez récemment, que la vue change selon le déplacement et qu'il vaut mieux, pour la comprendre et la décrire, parler de visite, comme je l'ai fait dans *Les Cinq Sens*.

Des antécédents

Cette description de l'espace-temps historique comme paysage et non comme suite linéaire – non la chaîne, mais le réseau – apparaît déjà dans mon premier livre sur Leibniz, dans *Éclaircissements* et dans le prélude aux *Éléments d'histoire des sciences*. Elle m'a fourni aussi le titre d'un livre collectif sur le savoir contemporain : *Paysages des sciences*. Le monde comme tel entrait, déjà, dans le temps et l'histoire, le temps et l'histoire entrant, réciproquement, dans le monde. Or les cinq opérations décrites plus haut le dessine déjà, au moins localement. Émettre, recevoir, stocker, traiter de l'énergie et de l'information, produire, du même coup, de l'entropie : ces actions, ensemble, sculptent déjà un modèle réduit, un noyau d'espace-temps paysager, qui va devenir global puisqu'elles sont à la fois universelles dans leur manière et propres à chaque lieu et à chaque existant. Ce modèle paysager vaut mieux que l'image de la mosaïque parce que, plus

complet, associant plus aisément le continu et le discontinu, il accède à plus de réalité que cet art où la combinatoire recherche le continu à partir du discontinu. Je note, d'autre part, qu'en parlant de « mosaïque », ma langue énonce le même mot que « musique ». Le paysage se présenterait alors comme une sorte d'addition, de fusion entre ces deux arts combinatoires dont le second, grâce aux ondes des sons, accède mieux au continu que le premier, plus discontinu.

Les paysages de l'histoire et du monde

Je n'ai pas introduit ce modèle, cette image, cette réalité du paysage sans une autre préoccupation. Si, en effet, le sens de l'histoire aux multiples bifurcations et ramifications, possibles ou réalisées, ressemble au monde tel qu'il se présente avec ses reliefs et ses choses-mémoires, ses variations, saisonnières ou millénaires, locales aussi bien selon les climats et les latitudes, alors nous pouvons, à nouveau, célébrer de nouvelles épousailles, secrètes et savantes, entre l'histoire et la géographie. Car si la description précédente paraît abstraite, comme une sorte de modèle, elle reproduit, tout au contraire, et avec exactitude, je viens d'en peindre une vue, aussi bien ce que nous voyons, le plus concrètement du monde, autour de nous, étalé, riant ou sinistre, changeant, que l'Univers constellé au-dessus de nous, avec ses lumières scintillantes et ses variations, que les fosses sous-marines dans lesquelles nous plongeons, ou encore le réseau touffu des espèces vivantes dont une arête nous traverse. Épousailles, encore, entre ce que nous percevons ou vivons et notre propre destin. Autrement dit, ce que nous appelons le sens de l'histoire conserve et varie, d'âge en âge, ses paysages, de

l'Univers jusqu'à nous. Succédant, mais ressemblant au couple énergie-entropie, le couple vie-mort produit, de même, le réseau des espèces et l'ensemencement des individus; de même toujours, le couple dur-doux – hautes et basses énergies – régit le règne humain des signes et des relations. Ainsi, le Grand Récit que je tente de décrire erre, voyage, circule entre les *paysages constellés* du monde et de l'Univers, les *paysages habités* des vivants qui leur succèdent et parfois s'y superposent, mais aussi, plus intimement, les *paysages génétiques* de cellules, de molécules, les *paysages organiques* de flore ou de faune, enfin les *paysages culturels* ou *historiques* dont nous sommes familiers, parfois les auteurs, souvent les sujets, parfois les vainqueurs, souvent les victimes. Chacun différent, certes, mais, ensemble, de même forme. Enfin : votre âme, madame, est un paysage choisi.

Quoi d'étonnant à ce que nous autres, humains, subissions et construisions, au sein de nos subjectivités, de nos savoirs, de nos pratiques et de nos groupes, une histoire proche de l'Univers où nous vivons ou analogue à lui ? Si ces deux mondes, naturel et culturel, au moins compatibles, s'éloignaient, s'opposaient ou se contredisaient, l'un détruirait l'autre et nous ne pourrions pas survivre.

Ce livre s'écrivit en vue des survies déjà définies.

Michel Serres
Hôpital Cochin, 2015-2016